

Boutades

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **22 (1884)**

Heft 7

PDF erstellt am: **15.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-188156>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

logée dans un de ces baraquements ayant pour attenance une petite écurie de chevaux de louage et d'ânes de promenade.

Or, un matin, Charlot avait une tristesse immense dans ses grands yeux noirs. Son père était immobile, cloué sur un vieux fauteuil par des douleurs rhumatismales très aiguës, sa mère prise d'une fièvre ardente depuis trois jours était au lit, et Charlot regardait Pierrette et Julien jouant devant la porte avec une insouciance qui le navrait. Ils ne comprenaient pas, les pauvres petits, que pour les garder, Charlot perdait sa troisième journée de travail, et que le pain allait bientôt manquer au logis. La misère empirait chaque jour, surtout depuis qu'il fallait des remèdes. Charlot était rongé du désir de tirer ses vieux parents du besoin, et de rendre douce aux deux enfants l'existence qu'il avait passée si rude.

Plusieurs fois déjà l'on était venu le chercher pour des promenades.

Il avait refusé le travail, ne pouvant pas abandonner la maison. Pourtant l'argent manquait, il finirait bien par se résigner. Quelque voisin charitable surveillerait pour l'après-midi Pierrette et Julien et s'occuperait des vieux. Il était décidé à s'absenter si quelque excursion de trois ou quatre heures au plus se présentait. L'offre ne se fit pas attendre.

Deux petits personnages, un garçon et une fille suivis d'un monsieur, s'arrêtèrent devant la porte et demandèrent le guide Charlot.

- C'est moi, mes petits.
- Nous voudrions aller jusqu'au lac d'Escoubous.
- Sur des ânes ?
- Oui. Papa vient avec nous !

Le monsieur s'avança :

— Ne pourriez-vous pas accompagner les enfants ?
— Si, monsieur, répondit Charlot.
— Il est donc inutile que j'aïlle avec eux. J'ai pleinement confiance en vous. On partira vers midi, n'est-ce pas ? A quelle heure le retour ?

— A quatre ou cinq heures nous serons devant votre hôtel ?

Le monsieur paya d'avance vingt francs, ce qui était une libéralité.

Charlot mit la pièce d'or dans la main de sa mère, confia Pierrette et Julien à une voisine vieille, et vers midi, suivant à pied les ânes qui trottaient, il se dirigeait avec les deux enfants du monsieur vers le Haut-Barèges pour gagner la gorge qui mène au lac.

Le délicieux couple que formaient les deux petits êtres confiés à Charlot ! Le petit garçon avait un costume de velours noir avec une petite toque à plume rouge et une cravate de la même couleur qui faisait ressortir la beauté régulière de son visage de chérubin.

Il était campé sur un âne comme un cavalier d'importance, heureux d'être maître d'une bête, croyant la conduire, tandis qu'elle allait où bon lui semblait, à droite, à gauche, buvant au ruisseau, tondant les talus, mâchant les arbustes, n'obéissant qu'à Charlot qui de temps en temps faisait claquer sa langue.

La petite fille, aux cheveux blonds bouclés qui semblaient un manteau chatoyant sur ses épaules et flottaient dans le soleil en frisures folles, était moins jolie et plus mâle que le petit garçon. Elle avait une voix de commandement coquet et boudeur quand elle criait à son âne obstiné : Hue donc, Martin !

Et Charlot trouvait à ces enfants de riche une telle ressemblance avec sa Pierrette et son Julien, qu'il se prenait à les aimer et les confondait presque dans sa rêverie :

— Ah ! si Pierrette et Julien étaient habillés de cette façon luxueuse, comme ils seraient heureux et jolis ! Tout autant que ceux-là, assurément ! Qu'est-ce donc qu'il fal-

lait faire pour arriver à être si riche ! même en travaillant d'un dur labeur toute sa vie, jamais Charlot ne pourrait donner à ses petits la moitié de la toilette qui les aurait rendus si beaux !

Jusqu'au bas de la gorge d'Escoubous, il avait suivi les enfants presque avec nonchalance, mais dès que le chemin se resserra et cotoya des bas-fonds, il surveilla la marche des ânes et passa devant pour leur indiquer le chemin.

Le ciel était d'un bleu profond. Un léger souffle assouplissait la chaleur du soleil qui incendiait les champs fauves. A droite, de grandes murailles granitiques montaient jusque dans l'azur que tachaient des voils de cornelles, et les aigles qui planaient faisaient sur les rochers l'ombre de grands nuages fuyants. A gauche, dans les fentes des pierres éboulées, des iris agitaient leur tête bleue et la montagne avait été plus clémente aux arbres qui cachaient, par bouquets, la nudité luisante de ses flancs. Un lourd silence pesait sur la gorge aride. A peine si la note claire apaisée d'un filet d'eau, échappé du lac, troublait de son vagabondage sous les cailloux la majestueuse torpeur des ravins.

— Hue donc, Martin ! répétait la petite fille.

(A suivre.)

Boutades.

A table d'hôte on apporte un potage dans lequel la cuisinière avait laissé tomber un cheveu. Quelqu'un, s'adressant à la maîtresse de la maison, lui dit :

— A votre place, je ferais servir les cheveux sur une assiette à part ; en prendrait qui voudrait.

Une vieille plaisanterie toujours drôle :

Un médecin envoie un de ses commis porter une liste de pilules à un malade, et une caisse contenant six lapins vivants à un de ses amis.

Malheureusement le commis se trompe et remet la caisse au malade et les pilules à l'ami.

Vous devez comprendre facilement la stupéfaction du patient lorsque, avec les lapins, il reçoit la prescription suivante :

« En avaler deux toutes les demi-heures. »

Les paysans ne sont pourtant jamais contents : — Vous avez là de belles pommes de terre, disait-on à Pierre. — Oui, elles sont grosses et surtout très farineuses ; mais malheureusement il y en a bien peu, dans le nombre, qu'on puisse cuire pour les porcs.

La livraison de février, de la *Bibliothèque Universelle et Revue Suisse*, contient les articles suivants : En pays Slaves, par M. Ade Verdilhac. — Karouna, nouvelle hindoue, par M. A. Glardon. — La religion, l'instruction publique et les mœurs au Canada français, par M. Eug. Réveillard. — M^{me} d'Epinay, à Genève (1757-1759), par MM. Lucien Pery et Gaston Maugras. — Nice et ses environs, par M. Louis Favre. — La marche nuptiale, nouvelle de M. Bjørnstjerne Bjørnson. — Chroniques parisiennes, italienne, allemande, anglaise, russe, suisse, politique, bulletin littéraire et bibliographie.

Bureau chez Georges Bridel, à Lausanne.

L. MONNET.

IMPRIMERIE HOWARD GUILLOU & C^{ie}.